

「Pour Rushdie」

*Cent intellectuels arabes et musulmans
pour la liberté d'expression*

TAP 10/20/93 (EAX5269)

LA DÉCOUVERTE/CARREFOUR DES LITTÉRATURES/COLIBRI
PARIS
1993

PR/6063 / U757 / Z33 / 1993

Exil

par Safa Fathi*

Le langage de l'émigré appartient à une époque révolue ; il provient d'une des terres de la renaissance nationale, des non-alignés, des mouvements de libération, de la lutte contre l'impérialisme, du parti unique, des chants pour l'indépendance, de l'industrie nationale et de la gratuité de l'enseignement... Des millions sont partis des anciennes colonies vivre chez les habitants du premier monde ; et l'exil, cette cuirasse qui protège des afflictions, des affrontements, du quotidien du tiers monde, est un *no man's land* situé entre une éducation pour ainsi dire innée et une culture d'adoption.

L'exil, c'est aussi une liberté où le langage s'affranchit de ses anciennes significations, une liberté de se mouvoir, de s'identifier, d'imiter et d'analyser le passé. La liberté d'une appartenance partielle, voire de la non-appartenance, de la rupture de la filiation.

L'exil, c'est encore marcher sur un fil et devenir funambule, rechercher la pondération pour ne pas tomber dans la trahison, ne pas chuter non plus dans la prestidigitation ou dans l'autisme et ses composantes identitaires (telles que la religion et la langue).

Pour Rushdie, la question de l'heure, c'est la trahison : celle de ses aïeux et de ses semblables dans son enquête sur les mouvements migratoires, sur ses racines culturelles et religieuses, sur les raisons politiques et sociales des déplacements

* Cinéaste, Égypte.

massifs du Sud vers le Nord, de l'Est vers l'Ouest. Trouver les masques que la terre d'adoption peut reconnaître implique, comme il dit, le renoncement et la trahison. Une trahison où la honte n'est plus une hantise et, qui devient un engouement, une tentation exigée par la terre d'adoption : elle peut rester telle une marque indélébile, lorsque l'être perd ses points d'ancrage et ne perçoit plus le regard accapareur et justicier de l'autre.

Trahir, c'est faire pousser des racines dans la terre des autres et reconnaître la défaite. Dans la terre d'origine, l'exil est perçu comme une honte, une souillure devant être justifiée et que la réussite seule légitime. En exil, alors que le passé est plein de blessures, le présent acerbe et l'avenir tout en interrogations, on n'a pas le luxe de chuter ou de faillir. Comme dit Rushdie, l'exil nous traduit, on se traduit pour devenir des êtres traduits.

Tous ceux qui ont quitté leur terre sont-ils des traîtres ? Pour des millions de musulmans qui n'ont jamais lu *Les Versets sataniques*, Rushdie est-il un traître ? Beaucoup d'exilés qui se trouvent de l'autre côté, à Brick Lane ou à Bradford, ne voient de Rushdie qu'un seul aspect. La « trahison » éclipse la voix qui parle leur langue et énonce leur ambiguïté. Dans un entretien avec un journaliste anglais, Rushdie a dit qu'il éprouve plus de sympathie pour ceux qui ont brûlé son livre que pour certains de ses défenseurs. Serait-ce là une réponse à la question ?